

Esprit, talents, vertu, Polyeucte à nos yeux
Réussissant tout, bientôt à mon cœur, à mon père
Ravit, fils adoptif, l'auguste nom de frère.

POLYNICE.

Vos alarmes font voir jusqu'où vous l'estimez ;
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés ?

BARCINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sèvre,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras l'amitié qui m'est due,
O ingrat, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'ami que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;
Hélas ! et c'est surtout ce qui me désespère !
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leur rage ;
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

POLYNICE. Il est vrai qu'il est triste ;
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? Pouvez-vous craindre un père
Qui hérite votre ami, que votre ami révère,
Et dont le juste choix vous associe à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

BARCINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon ami leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.